



François Morel, sans masque mais avec sa plume

Le comédien, chroniqueur et écrivain ranime, au théâtre, le couple terrible Charensol-Bory dans « Instants critiques »

Longtemps, François Morel a fait son miel de la France ordinaire. Quand il était petit, à Saint-Georges-des-Groseillers, dans l'Orne, il a vu passer beaucoup de trains (d'où peut-être son goût pour les vaches), avec son père et son grand-père cheminots, sa mère et sa tante gardes-barrières. Alors, lui qui un jour a pris le train pour Caen, puis pour Paris, lui qui n'a pas suivi les conseils de sa propre chanson *Faut pas exagérer* – « Tu veux des gondoles à Venise, tu as la Mobylette à Bercy, qu'est-ce que tu veux que je te dise, faut faire avec, faut faire avec... » –, il a parlé de cette France-là, qui met ses *Habits du dimanche* et se dit *Bien des choses* (titres de deux de ses spectacles).

Des années après, on s'ébaubit encore qu'il sache faire autre chose que le Deschiens qu'il a longtemps été, des spectacles de Jérôme Deschamps et Macha Makeieff aux fameux sketches de Canal+ qui servaient tous les soirs, de 1993 à 2000, une tranche bien saignante de cette France qu'on dit profonde. François Morel a pourtant depuis longtemps fait sa place comme auteur de spectacles, de chansons, de billets.

Aujourd'hui, il s'éloigne – un peu – de ces chroniques de la vie de province, où s'étiraient comme chez Queneau, qu'il adore, les dimanches de la vie. Dans *Instants critiques*, il met en scène le célèbre duo que formaient les critiques de cinéma Georges Charensol et Jean-Louis Bory pour l'émission « Le Masque et la Plume », dans les années 1970.

Mais c'est toujours de son enfance qu'il part et qu'il parle. « *J'étais un fou de radio, confie-t-il. L'accès à ce monde du théâtre et du cinéma, dont je rêvais de faire partie un jour, est vraiment passé par là. Je me rêvais à la fois en Jacques Chancel, et en artiste interviewé par lui... Et les empoignades entre Bory et Charensol ont bercé mes soirées du dimanche, à l'adolescence.* » L'enfant « à la fois timide et déconnant » a écrit très vite, des sketches que même ses professeurs, dont il se moquait copieusement, étaient

obligés de trouver drôles. « *A l'école, je n'étais bon qu'en rédaction et en récitation.* »

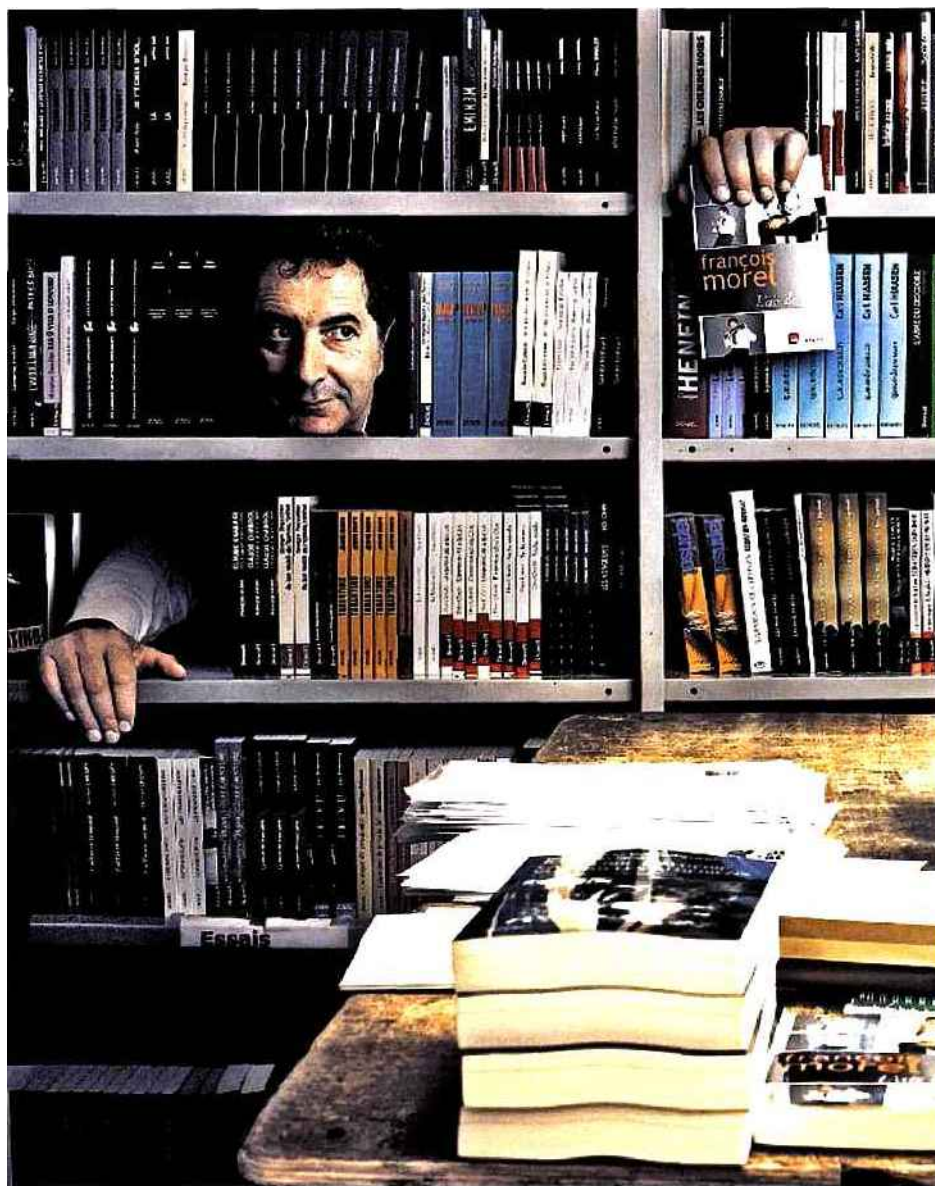
Ces *Instants critiques*, il les a conçus d'abord comme un duo pour ses deux amis Olivier Saladin et Olivier Broche. Les Deschiens, encore et toujours, où Monsieur Saladin et le petit Olivier accompagnaient Monsieur Morel. « *Un jour que, les mains dans les feuilles mortes, je me demandais pourquoi on ne donnait à Olivier Broche que des rôles de victime, de petit rabougri, j'ai eu l'illumination que ce cinéphile passionné, très cultivé, ferait un merveilleux Jean-Louis Bory.* »

Alors, tous les deux, Broche et lui (Olivier Saladin, dont il savait qu'il ferait « un merveilleux Charensol », est arrivé plus tard), ils sont allés à l'Institut national de l'audiovisuel (INA), où on leur a

Chez lui,
le tout qui n'est rien
et le petit rien
qui fait tout
sont tout un art

prêté les bandes de l'émission, qu'ils ont réécoutées, des heures durant, avec délectation. Ils ont fait leur choix, et écrit, autour des échanges entre les deux critiques, qu'ils ont gardés tels quels, des enchaînements et des saynètes qui renforcent la dimension théâtrale du jeu dialectique que Charensol et Bory avaient eux-mêmes théâtralisé.

François Morel aime bien les duos. Il en a formé un, mémorable, avec Jacques Gamblin dans *Les Diablogues* de Roland Dubillard, ping-pong élégantissime sur le nonsens de la vie joué au Théâtre du Rond-Point, en 2007. « *On partage beaucoup de choses, avec Gamblin, observe-t-il. Un même goût pour l'étrange, pour le mélange de rire et d'émotion. Ce sentiment commun de venir d'un milieu provincial, modeste.* » Et puis l'univers de Dubillard, bien sûr, qui va comme



VINCENT FLOURET POUR « LE MONDE »

Textes et spectacle

« **Instants critiques** », un spectacle de François Morel. Théâtre 71, 3, place du 11-Novembre, Malakoff (92). M° Malakoff-Plateau-de-Vannes. Tél. : 01-55-48-91-00. Mardi, vendredi et samedi à 20 h 30, mercredi et jeudi à 19 h 30, dimanche à 16 heures, jusqu'au 23 octobre. De 9 € à 24 €. Puis tournée en France jusqu'à fin mars.

« **L'Air de rien** », chroniques de F. Morel sur France Inter, 2009-2011. Denoël, 296 p., 17 €.

« **C'était Bory** », de Daniel Garcia et Janine Marc-Pezet, un livre accompagné de deux CD. Editions Cartouche, SCAM, INA et Radio France, 130 p., 28 €.

me, de Molière, que met en scène Catherine Hiegel au Théâtre de la Porte-Saint-Martin à partir de janvier 2012. Et puis c'est un peu sa madeleine de Proust, le *Bourgeois*, à François Morel : « *Je l'ai vu, très jeune, avec Louis Seigner Souvenir indélébile d'avoir pu rire à ce point avec un texte aussi bien écrit, de ce lien formidable entre grand art et art populaire.* »

François Morel aime aussi Céline – « *Quel souffle lyrique, avec des mots de tous les jours!* » – et Paul Léautaud, dont il rêve de mettre en scène les entretiens avec Robert Mallet, en un long feuilleton théâtral. Sa chronique du vendredi 23 septembre sur France Inter, « *Pourquoi souriez-vous, Anne Sinclair?* », dans laquelle il s'interroge sur l'« *inoxydable* » sourire de la compagne de Dominique Strauss-Kahn, provoque, dans les diners en ville, dans les bureaux, sur Internet, des débats enflammés. « *Pourquoi souriez-vous, Anne Sinclair? Est-ce la réponse arrogante de la caste des nantis?* » Il n'a jamais reçu autant de lettres de félicitations. « *De femmes, principalement.* »

François Morel, sous ses dehors lunaires, est un homme en colère. Mais dans *Instants critiques*, c'est le Morel poète que l'on retrouve, celui qui s'est dit un jour que les nuits du théâtre et du cinéma étaient quand même plus belles que les jours de la vie ordinaire. ■

FABIENNE DARGE

un gant à François Morel, qui l'a joué très tôt, dès l'école de théâtre de la rue Blanche, au début des années 1980. « *Il a une manière unique de parler du mystère de la vie* », remarque-t-il, rêveur.

« *Timide et déconnant* », Morel l'est resté, jusque dans l'interview, où il préfère souvent parler de tout et de rien (mais chez lui, le tout qui n'est rien et le petit rien qui fait tout sont tout un art) que de se confier, et ne peut s'empêcher de

vous embarquer, complice, dans une ou deux petites blagues sans conséquences.

On le voit plutôt comme un doux, avec son goût de l'absurde poétique à la Raymond Devos. Mais il a en lui la violence des indignés, qui éclate de temps en temps, comme un uppercut, dans ses chroniques du vendredi matin sur France Inter. Et sans doute aussi une violence venue de plus loin, dont témoignait son personnage

de Monsieur Morel dans les Deschiens et dont, pudique, il ne parle pas, mais qui traverse sa chanson *Papa* (sur son premier album, *Collection particulière*) : « *Comment qu'i va rentrer papa. Sera-t-i saoul sera-t-i pas. Va-t-il crier l'œil menaçant, va-t-il faire honte à ses enfants.* »

C'est aussi pour cela, ce « *mélange d'enfance et de violence* », qu'il a eu envie de jouer Monsieur Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme*.

Des joutes verbales mémorables

C'EST UN PETIT CINÉMA des années 1960, avec sa porte jaune à battants aux hublots découpés et ses fauteuils en skai rouge qui claquent quand on s'en va. « *C'est le meilleur film de Godard!* », attaque Jean-Louis Bory, à propos de *Bande à part* (1964). « *Nous sommes en plein délire!* », lui réplique, outré, Georges Charensol.

Des échanges, restés dans les annales, entre les deux critiques de cinéma du « Masque et la Plume », dans les années 1960 et 1970, François Morel fait un formidable moment de théâtre, qui glisse avec la douceur du paquebot dans *E la nave va*, le film de Federico Fellini.

On boit du petit-lait tout du long, dans ce match entre deux acteurs qui ont chacun peaufiné leur rôle. Charensol, qu'interprète Olivier Saladin, c'est l'« ancien ». Il porte des costumes gris, fume la pipe, regarde les films en amateur d'art. Bory, blouson de cuir, cigarette au bec, joué par Olivier Broche, c'est le « moderne ». Il est de tous les combats de son époque, une époque où tout est politique.

Il y a les films qu'on connaît, comme *Théorème*, de Pasolini, *L'Empire des sens*, d'Oshima, ou *La Grande Bouffe*, de Ferreri. Et ceux que l'on a oubliés, comme

100 briques et des tuiles, de Pierre Grimblat (1965), que les deux s'accordent à trouver « *follement amusant* » – comme quoi...

Il y a la liberté du discours critique, qui ferait frémir aujourd'hui des services de communication devenus de plus en plus puissants, avec leurs rouleaux compresseurs promotionnels. « *Le scénario est imbécile et débile* », dit Bory du *Corniaud*, de Gérard Oury. « *Un film qui, pour moi, représente le vomit du cinéma français, se complaisant dans sa bassesse avec une satisfaction jubilante!* (...) *Ce genre de films, c'est du gros film fait avec de grosses grosses vedettes, avec de gros gros metteurs en scène qui font de la grosse grosse mise en scène et ça plaît au gros gros public...* » Applaudissements dans la salle, au Théâtre 71, à Malakoff...

Nostalgie en filigrane

Si ces *Instants critiques* suscitent une telle jubilation, c'est qu'ils sont, par la grâce du théâtre, absolument inscrits dans le présent. La nostalgie n'est là qu'en filigrane, dans la mise en scène légère et délicate de François Morel, qui ne choisit pas entre Charensol et Bory, mais montre leur duel comme une dialectique. Ni Bory ni Charensol n'ont aimé *Le Par-*

rain, de Coppola. Tous deux ont été bouleversés par *Cris et chuchotements*, de Bergman, par quoi se clôt, avec beaucoup d'émotion, le spectacle.

Et puis il y a toutes ces jolies trouvailles de mises en scène, jamais gratuites. Dans le débat qu'ont Charensol et Bory sur *L'Amour l'après-midi*, d'Eric Rohmer, Morel les fait jouer derrière un cadre comme un petit castelet de marionnettes, en une parodie

de bataille entre Guignol et Gnafron. De temps en temps, un ange passe, qui s'appelle Lucrèce Sassel-la. Elle joue du piano et chante *Ma ligne de chance* ou la chanson des *Parapluies de Cherbourg*, de Jacques Demy. Et elle accompagne ces deux acteurs sensationnels que sont Olivier Saladin et Olivier Broche, dans ce bel hommage à la cinéphilie, au discours critique et au débat d'idées. ■

F. DA.